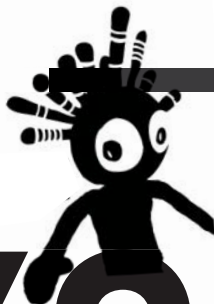


JEUDI 26 AOÛT 2010

KEZAKO



«KARIB» CARAÏBES

33^{ème} édition

brèves

> LITTÉRATURE

Crime à Fort-de-France: Marie-Christine, Marie-Laure et Brigitte présenteront des extraits du livre « Solibo magnifique » de Patrick Chamoiseau. Voyage en Martinique accompagné d'extraits d'Edouard Glissant. Vendredi librairie 17h

Lectures en breton pour enfants présenté par Manu Eon et Solenn Georgeau. Adultes acceptés. Vendredi 17h sur la place et 19h à la librairie

> CHANGEMENTS!

La projection du film « Un homme, une terre » a été annulée. Elle est remplacée ce soir par « Zetwal » à 20h30 au Club en présence d'Elie Dit Cosaque et par « Aimé Césaire, un nègre fondamental » à l'auditorium vendredi à 10h.

Caroline lance un appel pour bloquer le train de Laennec Hurbon, le sociologue qui nous a régalié au petit déjeuner de son savoir sur les rapports entre vaudou, cultures et politique en Haïti. Si l'opération réussit, il ferait une palabre surprise au petit déjeuner de samedi... On vous en reparlera.

LANGUE DES SIGNES D'UNE SEULE MAIN: ATTENTION!
UN CURÉ VOULAIT PARLER DE JÉSUS CHRIST:



COMME IL TENAIT SA BIBLE DANS UNE MAIN, IL A FAIT:



SOIT: J'ENCULE LA BIBLE... (BLAGUE SOURDE)

KARTENN WENN

Carte Blanche !

Chaque année, le festival donne carte blanche à un.e invité.e., ou à plusieurs. C'est souvent la première fois que des personnes se retrouvent avec une caméra dans les mains, et le résultat donne souvent une grande fraîcheur de ton et d'images. Mais cette année, attention, rien de ça: c'est du lourd!

Ludovic Lahaye est journaliste à Ouest-France et Jérôme Le Rhun, qui tiendra la caméra, est réalisateur-monteur-scénariste

formé à L'EICAR à Paris. Ne craignez rien pour la fraîcheur de ton cependant, car à les entendre, ils viennent d'une autre planète (et quand je dis « à les entendre », je m'entends toute seule, car ils sont signants LSF). J'ai juré sur mon chat que je ne dévoilerais pas trop du projet, mais il s'agira, à travers d'interviews, de donner à voir le regard des entendant.e.s sur les sourd.e.s. Comment ils se sentent perçus, quel regard leur renvoie la société oraliste.

Société de l'image? Manifestement pas pour celles et ceux qui s'en servent le plus. Venez les voir nous montrer notre société du son... Si vous êtes sourd, vous risquez de bien rire, et si vous êtes entendant, vous allez certainement expérimenter un élargissement d'horizon...

CARTE BLANCHE

» VENDREDI 27 À 22H
sous le chapiteau

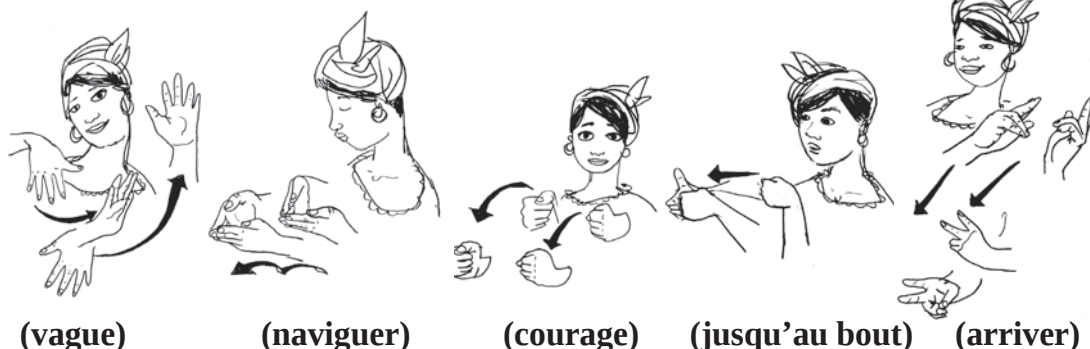


refilez-le plutôt à votre voisin.

Ne jetez pas sur la voie publique



PETITE TRAVERSÉE LINGUISTIQUE :
Contre vents et marées, il faut garder le cap.



UN AMZER BEOC'H KEN NEVEZ

Une si jeune paix

Réalisée en 1964, cette fiction relate l'histoire de deux bandes d'enfants qui se battent entre eux, et jouent « à la guerre ». Jacques Charby, le réalisateur, présente un problème crucial de l'Algérie après son indépendance: les enfants orphelins, traumatisés, fils et filles de martyrs de la libération.

Premier long-métrage de L'Algérie indépendante, « une si jeune paix », a pour acteurs des orphelins abandonnés, cireurs de chaussures dont les parents sont des martyrs. Le réalisateur en adoptera un, Mustapha; celui-ci a été torturé à l'âge de 7 ans par des parachutistes, car son grand-frère

faisait partie du FLN. Il se laissera mourir en 2000, soit six ans avant la mort de son père adoptif. Jacques Charby avait eu un début de carrière brillant, et était une étoile montante du cinéma en tant qu'acteur. Il y mettra fin avec le début de la guerre d'Algérie, et rejoindra

« tous les hommes sont égaux, mais certains plus que d'autres. »

le réseau Jeanson. Il considère qu'il appartient aux

citoyens de défendre la liberté et l'égalité dont la France fait sa devise, sans pour autant l'appliquer aux colonisés.e.s. Comme le disait Orwell dans « la ferme des animaux », tous les hommes sont égaux, mais certains plus que d'autres. Arrêté, Charby sera condamné à dix ans de prison. Il

réussira cependant à se faire interner dans un asile psychiatrique et à s'évader. Il restera à Tunis pendant quatre ans, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. Il y rentrera en 1966, soit quatre ans après sa condamnation.



Frozen River

STËR SKORNET
AN HOLL
ZANJERIOÙ.

(La rivière gelée de tous les dangers.)

Frozen River a zo poltred un endro hag a ziskouezh un darvoud mouchet met drastus deus ar gwirvoud amerikanez ha bedel. Ur film war an treuzkasoù maez-lezenn deus enbroidi a-zindan-guzh hag a glask treuziñ an harz deus ar C'hanada betek ar Stadoù-Unanet, dre stêr skornet Saint Lawrence, e Norzh-Reter ar SUA. Kinnig a ra ar filmaozerezh deomp ar gudenn-se en ur heuliañ strivoù ur vamm amerikan hag a glask kaout arc'hant evit gellout bevañ en ur ti gwirion gant he daou bugel. Evit gellout kas da benn he huñvreoù ha gounid arc'hant, skoazell a raio ur vamm indian, deus meuriad ar Mahauwk, Lila, da treuzkas enbroidi Sina pe Pakistan betek ar SUA dre ar stêr skornet. C'hoari an aktourez, Melissa Leo, a zo bet priziet meur a wech dija, resevet he deus evit he jubennadur kreñv ha don Priz an aktourez wellañ e Festival San Sebastian e 2008, Priz an aktourez wellañ e Festival etrevroadel ar film e Marrakech e 2008 hag anvet eo bet evit Priz an aktourez wellañ evit an Oscar e 2009. Tudenn ar vamm a vez heuliet gant estlamm, santet e vez e argoll vras met dreist-holl e denezh vras. Sellet e vez ouzh an holl dudennoù oc'h emdreññ er bed leun a zanjeroù-se ha gwelet e vez e chom c'hoazh diforc'hioù etre ar re Wenn hag an Indianed e-keñver ar pennadurezhioù e stadoù-zo deus SUA. Resevet en deus ar film-mañ Priz Bras ar juri e Festival Sundance e 2008.

Tremen a raio en-dro ar film se warc'hoazh, da 4e, er Rex.



EUS REPUBLIK DOMINIKAN MARC'HADMAT DA HAITI MA C'HARANTEZ

752 euros (avion + 7 nuits hôtel 5*) De République Dominicaine pas chère à Haïti Chérie

On peut partir pour les paradis tropicaux pour pas cher. L'aéroport Nantes-Atlantique a une ligne régulière avec Punta Cana sur la côte sud de la République Dominicaine et vous trouverez ce type d'offre au départ de votre aéroport régional.

Sur le site internet « partirpascher.com », l'avis de Laurent sur l'hôtel Barcelo Premium à Puerto Plata sur la côte nord (849€) est nuancé : « nous sommes retraits assez dynamiques séjour très agréable dommage que les weekends soient si chargés avec la présence importante des Dominicains, très envahissants et bruyants » (sic) Laurent a de la chance : hier à Nantes, aujourd'hui à Puerto Plata et demain à Pattaya si les Dominicains sont trop envahissants...

Une chance que n'ont pas Jean-Baptiste et Magdeleine, jeunes Haïtiens emprisonnés dans un « batey », une plantation sucrière « moderne » à quelques kilomètres de l'hôtel Barcelo Premium. Ils vont essayer d'échapper aux gardes-chiourmes du « Consortium ». Essayer d'échapper à l'injustice et aux mauvais traitements pour gagner une Haïti mythifiée qui se révélera aussi cruelle que le « batey ».

Jean-Baptiste et Magdeleine n'ont pas la liberté de circuler à travers le monde dont jouit Laurent, ils ne peuvent pas s'installer où ils pourraient essayer d'être heureux : ils sont faits comme des rats.

« Haïti Chérie » est une fiction réaliste, montrant une forme d'esclavage ressemblant à celle d'avant l'indépendance, tout en y rajoutant de nouvelles facettes, aussi inhumaines et efficaces que celles d'avant 1802. En effet, la culture sucrière est en déclin et les nouveaux esclaves sont sur les chantiers de construction ou dans les hôtels de luxe. Encore plus proches de Laurent, mais moins visibles que les Dominicains aisés qui lui ont gâché son séjour.

» VENDREDI 26 À 21 H
« Haïti Chérie » au Rex

KEZAKO N°6 Festival de Cinéma de Douarnenez

ARNOLD ANTONIN, REALISATEUR E HAITI

Arnold Antonin, un cinéma créateur de sens

Arnold ANTONIN est un réalisateur haïtien. Une quarantaine de documentaires, 3 films de fiction à son actif, il a présidé à deux reprises l'association haïtienne des cinéastes. Directeur du Centre culturel Petion-Bolivar à Port au Prince, il enseigne à l'école des Arts, ainsi qu'à l'université d'Etat.

Comment êtes-vous arrivé au cinéma ?

J'étais un cinéphile, j'ai toujours aimé le cinéma. Au cours du tremblement de terre, j'ai été très ému de voir le bâtiment de la Paramount totalement détruit. C'est là que j'avais découvert le 7ème art. Dans les années 60, j'ai vu en Haïti des films d'art et d'essai français, les 400 coups, 8½... La sombre période de la dictature de Duvalier a mis fin à tout cela. Je me suis mis à faire du cinéma en me disant que si on voulait parler à un peuple qui était, à cette époque là, dans sa majorité analphabète, il ne fallait pas le faire avec des écrits mais avec des images qui parlaient beaucoup plus. A ce moment là, on était dans la période héroïque du cinéma latino-américain, ce 3ème cinéma, comme on l'appelait. Nous n'avions pas les moyens d'Hollywood ou de la Nouvelle Vague française et anglaise (les deux premiers cinémas du Nord), mais nous avions là une arme efficace dans la défense de nos peuples et de nos cultures.

C'était donc un cinéma totalement en prise avec le réel ?

Oui, mais du fait du manque de moyens, c'est un cinéma qui faisait énormément appel à l'imagination et à la créativité. Mon premier documentaire « Duvalier accusé » (20') a rencontré un franc succès auprès de la diaspora haïtienne. Ensuite je me suis dit qu'il fallait faire

un film plus long, une espèce de somme qui retrace toute l'histoire de la lutte du peuple haïtien pour sa liberté et en appelle à l'unité pour renverser la dynastie des Duvalier. Dans mon esprit, « Haïti le chemin de la liberté » était aussi mon dernier film. J'ai toujours fait les choses en pensant qu'il fallait faire vite, répondre à l'urgence. J'ai été 20 ans en exil mais tous les matins je me levais avec l'idée que j'allais rentrer au pays. Je ne me suis jamais vraiment installé à l'étranger, j'ai toujours vécu dans ce climat lié à la dictature. Il se peut que cela se sente dans mon cinéma.

Et aujourd'hui ?

Une fois rentré au pays, je m'étais dit que je n'allais plus faire de film « politique-politique ». Je me suis intéressé aux artistes haïtiens en me rendant compte qu'il y avait un vrai complot

« Cette capacité de création au milieu du plus grand délabrement m'interrogeait et me fascinait. »

contre la mémoire et que face à la folie destructrice des hommes avides de pouvoir et d'argent, il y avait une folie créatrice qui animait les artistes. Cette capacité de

création au milieu du plus grand délabrement m'interrogeait et me fascinait. En parallèle à cette série sur les artistes haïtiens que j'alimente encore, j'ai fait des films sur les petites gens du pays, je me souviens d'une femme mécanicienne, de femmes casseuses de pierre. J'ai trouvé une très grande dignité dans ces personnes qui vivent au milieu de la plus extrême pauvreté.

En quoi ces rencontres ont influencé votre style cinématographique ?

Selon le sujet, il faut que le langage de l'image qu'on utilise soit à la hauteur de l'univers du personnage que tu essaies de représenter, tout en étant un cinéma populaire. J'ai essayé d'éviter l'expérimental et les trucs arbitrairement avant-gardiste, mais je crois qu'à travers mes films, j'ai réussi à rendre l'univers esthétique de ces personnages. L'important dans le documentai-

re, au-delà du vrai travail de recherche qu'il implique, c'est d'abord le respect du sujet et l'honnêteté, deux principes de base. Le problème du documentaire, c'est qu'il touche un public limité. C'est en travaillant sur le Sida que j'ai décidé de passer à la fiction pour toucher le

plus grand nombre. Dans un pays comme Haïti, la responsabilité de l'artiste et du cinéaste en particu-

lier est énorme. Port au Prince est une ville épouvantable (et je parle d'avant le tremblement de terre). Les gens vivent au milieu des immondices. En 92 j'ai tourné avec deux de mes élèves en VHS un film qui s'appelait « Port au Prince, la 3ème guerre mondiale a déjà eu lieu ». Le film a eu cette vertu de rendre plus palpable la réalité. Les gens se sont rendus compte, grâce à l'image, de l'environnement dans lequel ils vivaient. Si c'est dans un film donc c'est vrai et là, ils ont commencé à regarder.

Et la relève existe ?

Je pense qu'il faut faire des films de divertissement. Mais on a besoin de films critiques sur la réalité inacceptable dans laquelle nous vivons, des films créateurs de sens. C'est ça que j'essaie de faire passer à mes élèves. Mais le plus souvent il faut se battre pour qu'ils fassent des films liés à la réalité haïtienne. Pour ces jeunes, le cinéma c'est l'évasion, c'est tout sauf Haïti. Les chaînes de télé qui se multiplient ne jouent pas non plus leur rôle de soutien à la création. Et juste avant le tremblement de terre, le dernier cinéma avait déjà fermé. C'est dire si le cinéma haïtien n'est pas au mieux de sa forme. Le fait qu'il y ait des jeunes de Jacmel (une école de cinéma) à Douarnenez, c'est vraiment formidable et ce serait bien de montrer à Haïti une programmation comme la votre. L'un de mes objectifs est d'arriver à créer une cinémathèque qui permette de réunir des archives, des images en mouvement du pays, mais aussi des films d'art et d'essai et des productions des pays du Sud et de la Caraïbe pour contrebalancer le poids des films hollywoodiens.

Propos recueillis par Françoise FLAGEUL

GROS PLAN

Témoin jusqu'au bout, Haïtien avant tout

« Tout de suite après le tremblement de terre, je me suis dit « qu'est ce que je peux apporter ? » Et l'idée de faire un film s'est imposée d'elle-même. Tout le monde me décourageait, m'incitait à faire quelque chose de gai pour sortir de cette vision apocalyptique. « Même pour ta santé mentale, tu devrais t'intéresser à autre chose », me disaient mes proches. Moi je dit que c'est tout le contraire, il ne faut pas qu'on oublie, il faut qu'on fasse un film qui rappelle aux gens ce qui s'est passé pour que la prochaine fois cela ne se répète pas.

Parce qu'Haïti est un pays où une catastrophe chasse l'autre, fait oublier la précédente en attendant que la nouvelle arrive, ça fait partie de l'ordre des choses. Or il faut absolument que ça change, sinon le pays est condamné. C'est un peuple qui est capable de mouvements inattendus, presque miraculeux, dans sa capacité à essayer de surmonter les moments les plus difficiles. Mais j'ai l'impression qu'il a les reins de plus en plus cassés par trop d'épreuves et trop de trahisons.

Actuellement, Haïti est un pays sous tutelle internationale et sous perfusion humanitaire. Est-ce qu'on va le reconstruire en partant sur de nouvelles bases, sociales, politiques, écologiques, morales, ou bien va-t-on reconstruire sous les décombres ? Au lieu de faire table rase des gravats, on les réutilise dans la même anarchie qu'avant, sans aucun plan cohérent de reconstruction, chaque bailleur de fond international essaie de faire une construction qu'on puisse lui attribuer comme une vitrine personnelle. »

Les films d'Arnold Antonin

» JEUDI 26 À 16H30

Haïti, le chemin de la liberté à la MJC

» VENDREDI 27 À 14H30,

Chronique d'une catastrophe annoncée à la MJC

» SAMEDI 28 À 17H,

La sculpture peut-elle sauver le village des Noailles ?

Tigan rêve, possession, création, folie.

à l'Auditorium



HAÏTI

LA GRANDE SCHIZOPHRÉNIE

haiti, ar skizofreniezh vras

L'écrivain Gary Victor évoque un grand mythe qui vit dans les représentations des Haïtiens et ne correspond pas à la réalité historique. Le film de Charles Najman, *Haïti la fin des chimères* a été tourné en 2004 pendant les commémorations du bicentenaire de l'indépendance et à la fin de la présidence d'Aristide. Il est montré en train de marteler devant ses partisans toute l'importance symbolique de cet événement : première et seule révolte d'esclaves qui a été victorieuse, premier Etat du monde où les droits de l'homme sont appliqués à tous, quelque soit la couleur de la peau, première république noire... Cette interprétation de la révolution des Noirs mène bien naturellement aux valeurs d'égalité et à la possibilité pour tous, d'exercer une véritable citoyenneté, de pouvoir améliorer sa vie quotidienne, et d'accéder à toutes les fonctions selon le mérite.

Les Haïtiens, éduqués dans ces croyances, ne vivent pas ces valeurs. Gary Victor constate que les médias en France ne rapportent d'Haïti qu'un regard biaisé. On connaît les images des bidonvilles et de la pauvreté, on ne voit que des pauvres, où sont les autres catégories sociales ? Pour lui, deux d'entre elles sont absolument invisibles, une classe moyenne de plus en plus en difficulté (environ 20 à 25% de la population) et une oligarchie de nantis (entre 3 et 5% qui détiennent aujourd'hui 95% de la richesse nationale).

Pourquoi ces mythes ? L'égalité n'a jamais existé, les premières « républiques noires » n'étaient comme, en France après la Révolution française, qu'une organisation sociale, calquée sur celle des anciens colons, propriétaires, plantations et anciens esclaves exploités. Quelques-uns

accaparent toute la richesse de l'île. Depuis deux cents ans ils ont réussi, tout en utilisant cette « grande Histoire » qui glorifie le peuple, à piller, pour leur propre compte, sans jamais redistribuer. Les hommes politiques, le plus souvent noirs, ne sont que des marionnettes qu'ils manipulent pour continuer à assoir cette oppression politique et économique sur la population. Les

« On deale constamment avec plusieurs univers, plusieurs imaginaires. »

Gary Victor

gens sont écartelés entre une représentation glorieuse d'eux-mêmes (vainqueurs de Napoléon et premier Etat au monde des droits de l'homme pour tous) et le bourbier de leur vie réelle.

L'exemple d'Aristide démontre qu'une grande partie de la population, ne voyant aucun espoir, plébiscite un sauveur providentiel. Depuis la grande désillusion de sa gouvernance, la plupart des électeurs n'ont pas de véritable projet politique et sont à la recherche d'hommes messianiques, comme par exemple Wyclef Jean, qui a fait distribuer quelques aides après le séisme, et se présente comme candidat aux prochaines élections.

Ce qu'on apprend dans le film est encore valable en 2009. Des jeunes gens du quartier Démocratie, un bidonville installé dans une ancienne caserne il y a 14 ans, témoignent : Aristide leur a promis de s'occuper d'eux, ils nous font sentir qu'il leur a déjà fait un grand cadeau en permettant à leurs familles de vivre dans ces ruines. Ils appartiennent à un groupe de Chimères (gang à la solde de quelques puissants), ils sont encore prêts à aller aider leur Père Président. Ils y croient encore, ou font semblant d'y croire, ou tout

simplement ne vivant sans aucune autre perspective ou espoir, ils y choisissent d'y croire encore ! En 2010, il y a toujours des groupes de sbires sont payés par des puissances obscures pour défendre des intérêts particuliers.

C'était en 2004, mais la situation se dégrade depuis longtemps. Vingt ans auparavant, le FMI imposait la libéralisation du marché et la privatisation des services publics. En 1970, Haïti produisait 90% de son alimentation. Maintenant, elle en importe 55% ; la paysannerie vit dans de grandes difficultés.

Gary Victor raconte, il y avait des salles de cinéma, de théâtre, des librairies et elles disparaissent peu à peu. La plus grande part de l'aide internationale n'arrive pas à ses destinataires.

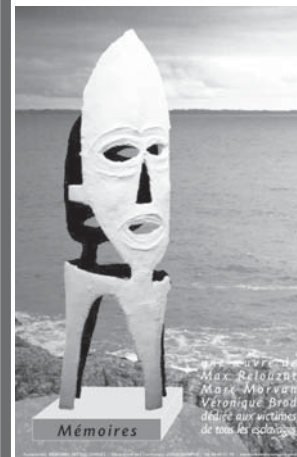
Pour Gary Victor, les Haïtiens vivent dans la schizophrénie. Ils possèdent plusieurs identités, celles qui sont fantasmagoriques, correspondant à la Grande Histoire apprise à l'école et celles qu'ils bâtissent pour vivre au jour le jour. Le racisme est nié et pourtant la société fonctionne sur des principes de couleur de peau. Il donne l'exemple dans sa propre famille, d'une enfant qui ayant la peau plus blanche, fréquente une école différente de ses frères et soeurs. Depuis 1986, le créole et le français sont toutes les deux des langues officielles, mais dans les mentalités il y a toujours une langue du dominé et l'autre du dominant. Les gens développent plusieurs personnalités, celles issues des mensonges sur leur histoire, et celles du quotidien pour pouvoir vivre entre réalités et fantasmes.



Esclavages : une statue pour mémoire

Le quimpérois d'origine antillaise Max Relouzat porte avec l'association « Mémoires des esclavages » le projet de construire une sculpture monumentale en hommage aux victimes de tous les esclavages. Le monument en acier, de 10 m de haut, réalisé par Marc MORVAN, pourrait se dresser dès 2011 sur la façade Atlantique, afin de rappeler cette période historique dans laquelle la Bretagne a joué un rôle sinistre. L'association sera présente vendredi sous le chapiteau du festival.

» EN SAVOIR PLUS :
<http://www.memoiresdesesclavages.fr>



» VENDREDI 27 À 11H30
Haïti la fin des chimères
à l'auditorium

» VENDREDI 27 À 21H,
Haïti chérie
au Rex

» Plusieurs romans

de Gary Victor posent le problème de l'identité personnelle dans la société haïtienne.

UN DEN A VIL VICHER

Cette année, **Eric Prémel** est festivalier mais l'an prochain il prendra les rênes du Festival. Portrait de ce touche-à-tout qui pose ses valises à Douarnenez.

Acclimatation

Sous la tente des invités, Eric Prémel attend. Il n'a pas oublié le rendez-vous avec le Kezako, pourtant convenu la veille au soir, tard. Détendu, il est déjà à l'aise dans les lieux et salue tous les invités et bénévoles. « Bon, c'est moi qui commence les questions, expliquez-moi, comment ça fonctionne le journal du festival ? » La soif d'apprendre se sent chez l'homme aux yeux bleus et vifs. Puis il se met à parler de lui, de son parcours dense, tellement riche qu'on s'y perdrait.

Du brancard au cinéma

Né à Paris en 1955, Eric Premel a passé son enfance dans la Somme, un milieu paysan où il découvre déjà une autre culture en côtoyant les paysans polonais venus travailler en France. « Mais mon sang est à moitié breton » rectifie-t-il, et partagé entre Plonevez-Mouedec et Landerneau.

A 17 ans, le jeune homme devient brancardier à Paris. A l'hôpital, la moitié du personnel est antillais, une nouvelle culture dans le panier d'Eric. « Ensuite j'ai travaillé sur l'exclusion des personnes qui ne payaient pas leurs loyers, j'ai été éducateur de rue et j'ai travaillé dans l'accompagnement de tourisme social, comme les maisons familiales de vacances » explique clairement l'homme, sans perdre le fil. Il fait ses premiers pas dans le monde de l'audiovisuel quand le Centre National du Cinéma lui propose du travail. « C'était au moment où de nouveaux réseaux se créaient, Canal+, TF1, La Ciné et M6 émergeaient, mais il n'y avait pas de contenu ». Eric devient donc producteur, celui par exemple, du premier film des frères Dardenne. Puis il en a marre et il met les voiles.

Un don d'ubiquité ?

Cap sur la Réunion. Il y crée une entreprise pour répondre aux besoins de structuration de l'économie de l'île. Mais ça ne prend pas malgré le terme flou et pompeux. Un an plus tard, Eric Premel revient en Métropole, en 1989. Cette fois il s'installe en Bretagne. Il tente de créer une nouvelle entreprise et propose à son réseau de géographes, économistes et sociologues de se regrouper pour répondre aux appels d'offre des communautés de communes, qui tentent alors de s'organiser. Le but : « apporter un soutien



au développement des pays et régions. Ça a bien marché dans le Centre Bretagne. Ces villes peinaient à trouver une identité commune. » Grâce à un projet européen, Leader, Eric Premel réalise une campagne de com' sur le Kreiz Breizh. Ça marche là-bas, moins dans d'autres secteurs.

Mais cette activité n'est pas rémunératrice, « alors on va cachetoner ailleurs! ». Eric multiplie donc les boulots et s'enrichit de nouvelles compétences. La formation à la méthodologie de projets chez les syndicalistes, notamment à EDF. Il enseigne aussi la production audiovisuelle à l'IEP de Bordeaux. Le Conseil régional de Bretagne le mandate pour réaliser une étude sur la Cinémathèque de Bretagne. Et c'est alors qu'il habite à Angoulême, qu'il crée le festival « Paroles d'Hiver », à Saint-Brieuc et Dinan.

Des festivals, des cultures

« Le but du festival était de travailler sur les récits contemporains, principalement les contes. Nous travaillions également sur la francophonie en invitant des artistes d'Afrique et des Caraïbes » se remémore Eric Prémel. L'équipe du festival est aussi engagée politiquement et défend par exemple la circulation des artistes du Sud au Nord. Puisque l'homme n'est jamais rassasié il développe aussi des festivals à Brazzaville, Montréal ou Kinshasa, et se voue à l'Organisation Internationale de la Francophonie.

Un heureux hasard

C'est par hasard, que cet homme a vil vicher (aux mille métiers) tombe sur l'annonce du poste de directeur, il n'était pas en recherche d'un nouveau job. « J'étais en résidence dans

le Centre-Bretagne et des amis m'en ont parlé. L'idée a fait son chemin. J'ai appelé pour savoir s'il était toujours possible de se présenter. J'étais limite-limite par rapport aux dates mais j'ai envoyé mon CV. Ils m'ont convoqué. Le sur-lendemain, l'équipe m'a dit, si c'est toujours bon pour toi, on travaille avec toi ! » Et le voilà à Douarnenez.

Ce qu'il faut craindre :

Quand vient la question « comprenez-vous l'appréhension de certains par rapport à votre venue », Eric Prémel paraît surpris. « Ah, bon il y a de l'appréhension ? Mais c'est moi qui devrais appréhender ! Non, mais c'est logique d'en avoir même si je ne suis pas là pour détruire les choses. Je suis là pour maintenir ce qui est fait, notamment au niveau des subventions. » Sa crainte est celle de tous, voir baisser les sommes attribuées par les collectivités territoriales, vouées à une réforme en profondeur. « On est vraiment dans un état de guerre mais les politiques auront des choix à faire. Ou construire 4 kilomètres de route, ou créer une crèche ». On sent là son côté militant, il est prêt à se battre pour le festival de Douarnenez, bonne nouvelle, non ? Et puis, ne vous inquiétez pas, Erwan et Caroline resteront pour le guider.

Restera ?

Mais y restera-t-il dans la cité des Penn-Sardin, lui qui est tant habitué à bouger ? « Je pense que quand on est plus curieux, que quand tout se fige il est nécessaire de partir. Pour faire avancer ce que nous quittons et pour se faire avancer soi-même ». Pas de signe d'ennui à Douarnenez, il passe dans tous les endroits du festival, va voir des films et pointe le soir au bar. Il cherche même une maison dans le coin « avec de l'espace et de grandes fenêtres ! » plaisante-t-il. Et puis il s'acclimate au crachin finistérien. « Mais vous savez le climat c'est aussi à l'intérieur. Quand il y a un défaut de lumière, ça rejaillit forcément dans la tête ». Lui, en tout cas, est rayonnant dans son nouvel environnement.

L'EQUIPE DU KEZAKO

AR SKIPAILH

Pauline, Fanny, Claude, Emmanuelle, Laura, Françoise, Damien, Mélanie, Jean-François, Thomas, Jacques